



Rollon et ses descendants favorisèrent la renaissance des grands sanctuaires ruinés. Mais ces nouveaux convertis étaient très durs. Le duc Richard reprochait aux « chanoines » qui vivaient au Mont-Saint-Michel leur immoralité et leur impiété. Il les fit chasser et les remplaça en l'an 966 par des moines pieux et soumis de Flandre, guidés par un homme d'illustre famille, Maynard.

Ces onze religieux adoptèrent la règle de saint Benoît, c'est-à-dire un ensemble de principes et d'exigences qui devaient organiser leur vie : pauvreté individuelle, chasteté, obéissance à l'abbé. L'abbaye qui naissait était donc « bénédictine ».

Les moines avaient un chef, l'abbé, le « père » de la communauté ; il administrait les biens du monastère, embellissait le culte de saint Michel et recevait les visiteurs.

Théoriquement, les religieux élisaient leur supérieur ; pratiquement, ce fut longtemps le duc de Normandie, comme protecteur de l'abbaye, qui leur imposa son propre candidat. Cela entraîna bien des querelles et bien des conflits. Pourtant, certains abbés, par leur foi, leur autorité et leur générosité, gagnèrent l'admiration de tous : Bernard du Bec, au <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle, par exemple. Il imposa aux mauvais moines des retraites solitaires sur l'îlot de Tombelaine ; il excommunia un seigneur pillard ; il fit porter à un chevalier malade l'habit bénédictin sur son lit de mort. Cet abbé accrut ainsi le prestige et la puissance de l'abbaye.



# Les fêtes religieuses

Les hommes du Moyen Âge aimaient les fêtes religieuses. L'architecture du Mont, avec son immense église, ses cryptes mystérieuses, ses grands escaliers, se prêtait bien à de splendides cérémonies.

Les processions, à travers l'abbaye, étaient fréquentes. L'abbé portait alors, comme les évêques, la mitre sur la tête et la crosse à la main. Les moines, au lieu de la sévère et sombre bure, revêtaient leurs chapes, longs manteaux sans manches, ou des habits





blancs, les aubes. Tout le monastère était illuminé par des cierges. Les reliques dans leurs châsses et les Évangiles étaient promenés parmi les pèlerins, au milieu de nuages d'encens. À chaque « station », le cortège s'arrêtait et prononçait d'ardentes prières. Ces cérémonies pouvaient devenir de véritables « spectacles ». Des moines incarnaient des personnages du Nouveau Testament, pour bien faire comprendre, par tous, les textes sacrés, comme dans les mystères joués devant les cathédrales. Au XII<sup>e</sup> siècle d'ailleurs, un religieux du Mont, qui était poète, écrivit, en langue romane accessible à tous, et non en latin, langue de l'Église, des vers où il célébrait l'abbaye, son histoire des miracles. Ce *Roman du Mont-Saint-Michel* était bien l'œuvre d'un trouvère, d'un « moine-jongleur ». Le chant n'était jamais absent de ces cérémonies : c'était la passion des moines. La musique, exprimée par la voix humaine, embellissait la prière. Ce « plain-chant » ou « chant grégorien », par son austérité et sa simplicité, était un hommage à Dieu.

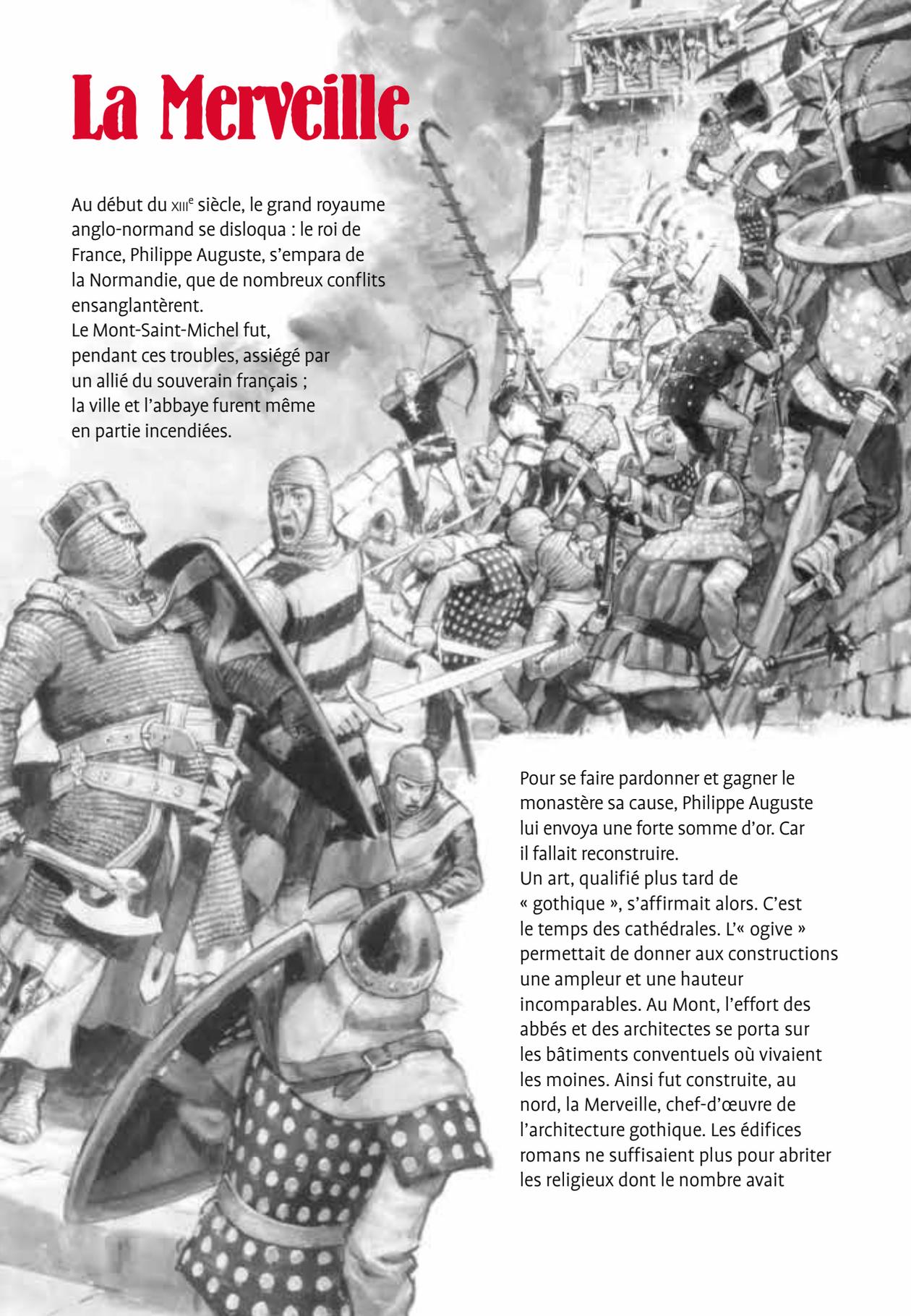
Enfin, la réception d'un nouveau moine était un moment émouvant. Le jeune homme avait le crâne en partie tondu : c'était la « tonsure », symbole de son état ecclésiastique. Après un an d'observation, il était autorisé à prononcer ses « vœux » devant toute la communauté. L'abbé l'aidait à revêtir l'habit religieux, au milieu des chants d'allégresse, et lui donnait un baiser de paix. Pendant trois jours, il priait dans l'église. Mais, après cette épreuve, il était jugé digne d'être moine.



# La Merveille

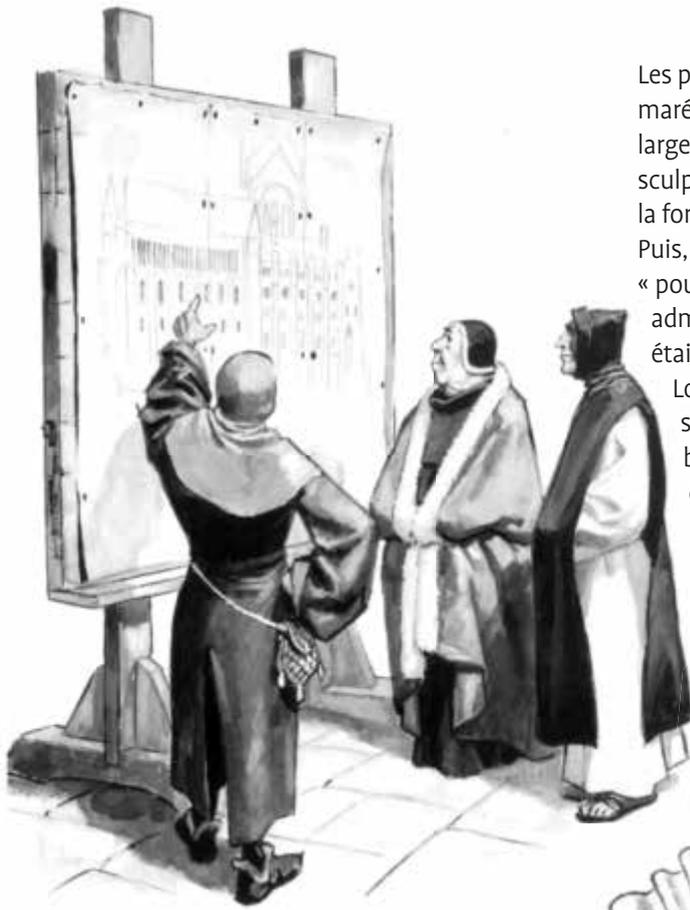
Au début du XIII<sup>e</sup> siècle, le grand royaume anglo-normand se disloqua : le roi de France, Philippe Auguste, s'empara de la Normandie, que de nombreux conflits ensanglantèrent.

Le Mont-Saint-Michel fut, pendant ces troubles, assiégé par un allié du souverain français ; la ville et l'abbaye furent même en partie incendiées.



Pour se faire pardonner et gagner le monastère sa cause, Philippe Auguste lui envoya une forte somme d'or. Car il fallait reconstruire.

Un art, qualifié plus tard de « gothique », s'affirmait alors. C'est le temps des cathédrales. L'« ogive » permettait de donner aux constructions une ampleur et une hauteur incomparables. Au Mont, l'effort des abbés et des architectes se porta sur les bâtiments conventuels où vivaient les moines. Ainsi fut construite, au nord, la Merveille, chef-d'œuvre de l'architecture gothique. Les édifices romans ne suffisaient plus pour abriter les religieux dont le nombre avait



Les pierres arrivaient par bateau, à marée haute, des îles Chausey, au large du Mont. Des tailleurs de pierre sculptaient le granite pour lui donner la forme prévue ; ils la décoraient parfois. Puis, à l'aide de cordes et de roues ou « poulains » semblables à celui que l'on admire encore au Mont, les matériaux étaient hissés le long des échafaudages.

Lorsque tout était assemblé, il suffisait de retirer les cadres de bois qui avaient servi à la construction.

augmenté, et ceux-ci, c'était un signe de changement, se souciaient plus de confort et de beauté pour leur cadre de vie.

Les architectes avaient beaucoup d'ambition pour oser bâtir, sur ce rocher abrupt, un édifice aussi haut et aussi vaste ! D'énormes contreforts furent dressés à l'extérieur pour équilibrer la Merveille. D'autre part, en s'élevant, la construction devait être de plus en plus légère, pour éviter les effondrements si fréquents jusqu'alors : l'aumônerie et le cellier, à l'étage inférieur, avaient des murs très épais et des voûtes puissantes ; au second étage, la salle des Hôtes et celle des Chevaliers avaient des colonnes et des voûtes d'ogives pour soutenir le troisième étage, celui du réfectoire et du cloître.





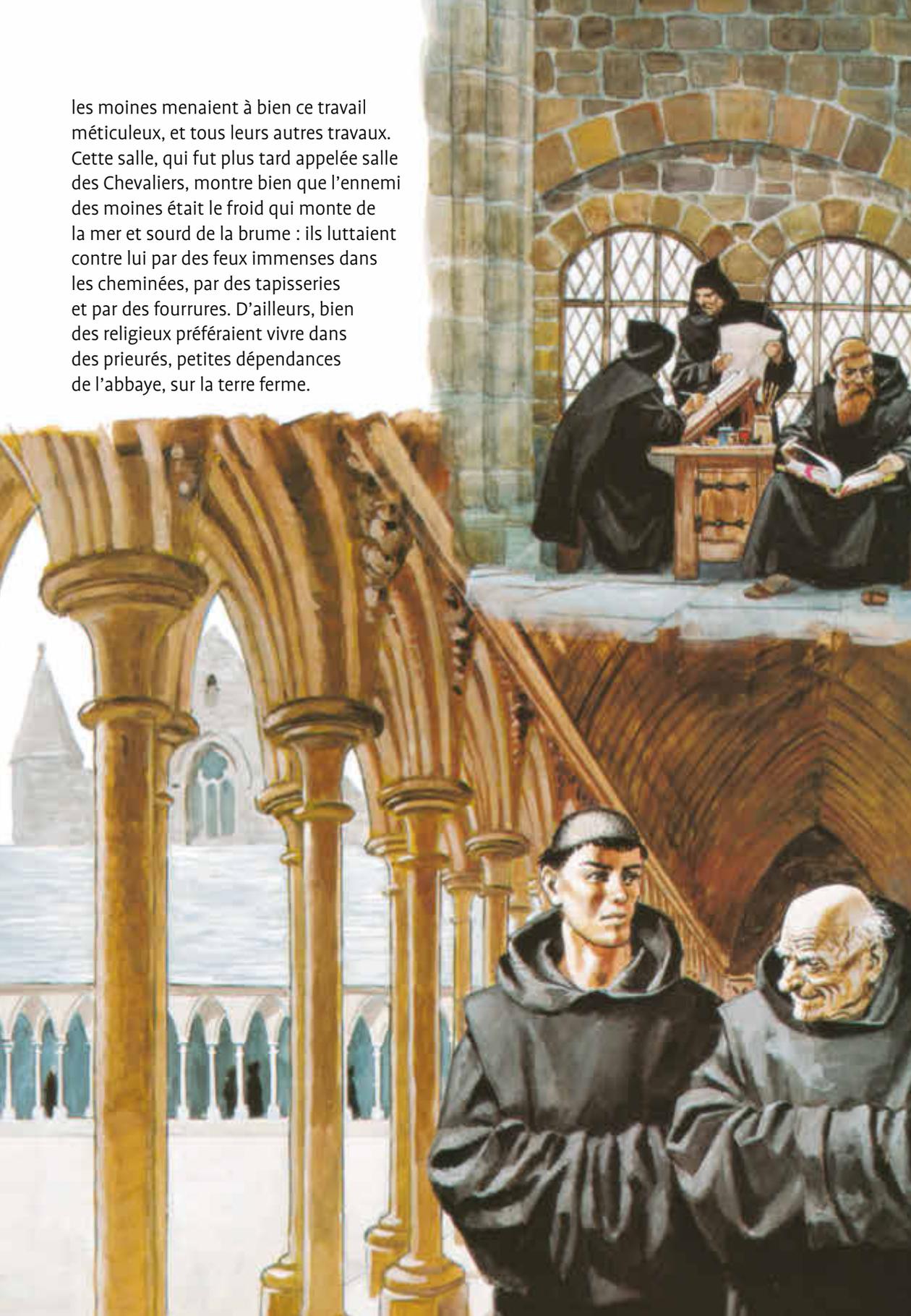
# La vie des moines

La Merveille abritait désormais la vie quotidienne des moines. Les pèlerins pauvres étaient accueillis dans l'aumônerie, les riches, à l'étage supérieur, dans la salle des Hôtes ; ces deux salles étaient proches de l'entrée, qui, alors comme aujourd'hui, s'ouvrait à l'est, et non plus au nord-ouest, comme à l'époque romane. La communauté fuyait la foule et se réservait les parties supérieures de la Merveille, près de l'église.

Les murs épais du réfectoire avaient été percés de hautes fenêtres étroites, véritables fentes de lumière ; ils soutenaient une belle voûte de bois, en « berceau ». Les repas y étaient silencieux ; seul, un moine lisait, du haut de la chaire, située dans le mur du sud, des textes sacrés. Le cloître, suspendu entre la mer et le ciel, était le lieu de promenade, de la méditation et de la conversation.

Les galeries sont soutenues par de fines colonnettes de pierre mauve. Au-dessus de ces dernières, une roche tendre et blanche, le calcaire de Caen, a été ciselée en fleurs et en feuillages ; ces « écoinçons » sont une œuvre admirable de l'art décoratif normand. Avant la découverte de l'imprimerie, le seul moyen de conserver et de reproduire un texte écrit était de le copier. C'était le travail des moines. Ils s'efforçaient aussi de décorer et d'embellir ces manuscrits. C'est l'art de l'enluminure : couleurs et dessins illuminaient, illustraient les lettres. Le Mont fut appelé la « cité des livres » tant étaient nombreux et riches les ouvrages que renfermait sa bibliothèque. Car les religieux ne s'intéressaient pas seulement aux textes sacrés, aux prières mais aussi aux œuvres de l'Antiquité. C'est dans le « chauffoir » que

les moines menaient à bien ce travail méticuleux, et tous leurs autres travaux. Cette salle, qui fut plus tard appelée salle des Chevaliers, montre bien que l'ennemi des moines était le froid qui monte de la mer et sourd de la brume : ils luttèrent contre lui par des feux immenses dans les cheminées, par des tapisseries et par des fourrures. D'ailleurs, bien des religieux préféraient vivre dans des prieurés, petites dépendances de l'abbaye, sur la terre ferme.



# Les guerres de Religion

Au début du <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle, un lieutenant du roi acheva la défense de la ville. Trois portes, celle de l'Avancée, celle du Boulevard, celle du Roy, que renforçaient un fossé, un pont-levis et une herse, protégeaient bien désormais l'entrée du bourg.

Tout au long du siècle, les rois de France vinrent visiter la célèbre abbaye, et François Ier y fut reçu somptueusement. Mais les guerres de Religion bouleversèrent le royaume, et le Mont fut entraîné dans le tourbillon des combats et des massacres.



Les protestants s'efforcèrent de s'emparer de cette place forte catholique. Comme elle était réputée imprenable, le capitaine Le Touchet songea en 1577 à employer la ruse. Des hommes déguisés en pèlerins pénétrèrent dans l'enceinte ; ils avaient dissimulé leurs armes. Ils gagnèrent, en leur offrant du vin, la confiance des soldats qui, dans la salle des gardes, surveillaient l'entrée de l'abbaye. Puis ils s'installèrent sur le Saut-Gauthier en attendant l'arrivée de renforts. Un novice de l'abbaye, c'est-à-dire un futur moine, comprit leurs intentions et donna l'alarme.

Les religieux ameutèrent la ville, blottie au pied du monastère. Se voyant découverts, les faux pèlerins crièrent « Ville gagnée » pour forcer le destin. Mais tous les habitants prirent leurs armes pour aider les religieux.



Le capitaine Le Touchet, qui arrivait avec ses cavaliers, rebroussa chemin et ses compagnons durent se rendre.

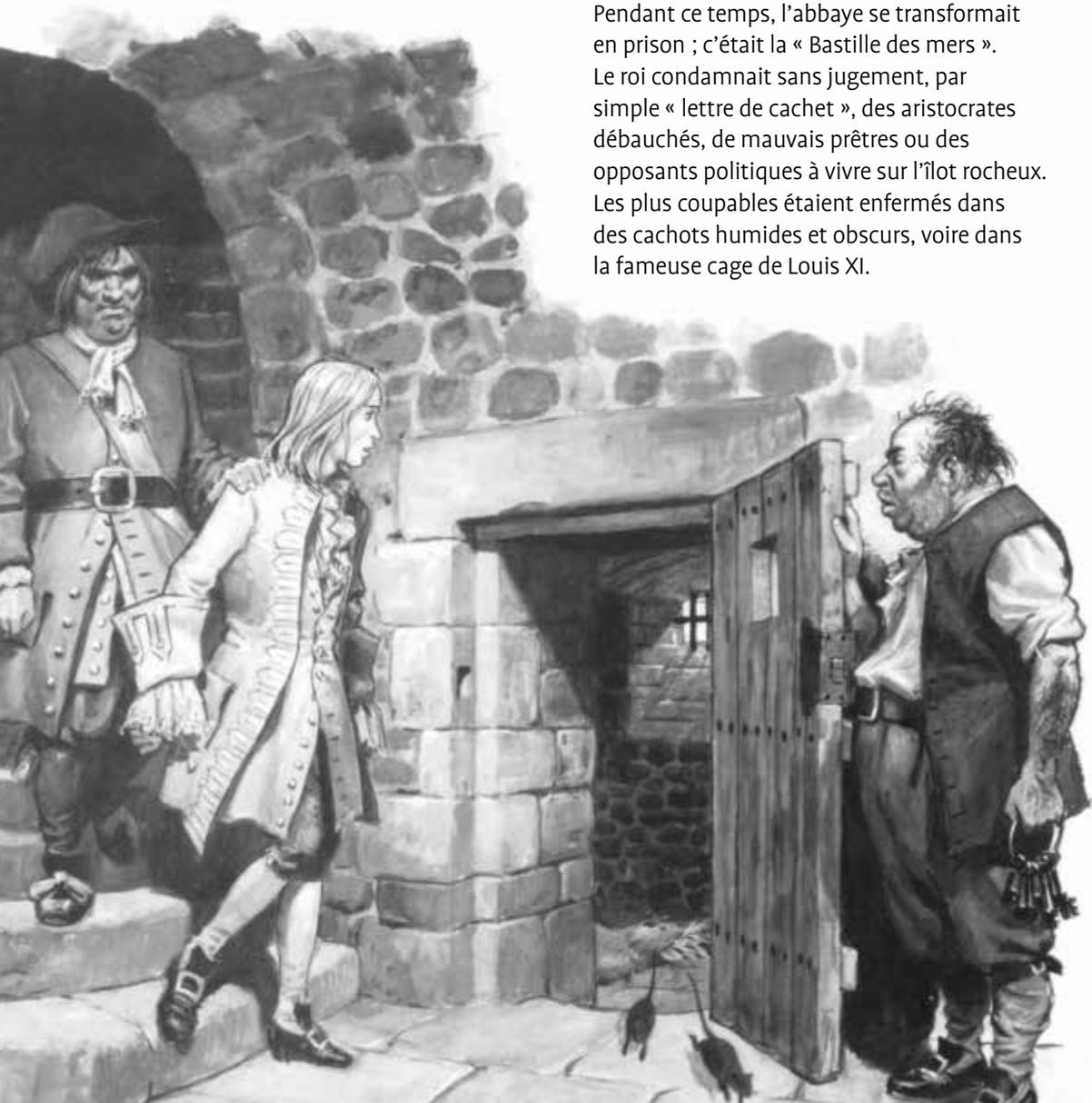
Un autre stratagème fut utilisé plus tard par des membres de la redoutable famille de Montgomery. Des gentilshommes, déguisés en femmes et en pêcheurs, s'approchèrent du Mont. À la porte de la ville, les gardiens se méfièrent et ils furent froidement assassinés. Les troupes huguenotes surgirent et purent s'emparer du bourg. Mais l'abbaye résistait. Le gouverneur militaire était absent du Mont. Aux premières nouvelles, il rassembla des combattants et accourut. Comme il ne pouvait traverser la cité occupée, il se hissa, à l'aide de cordages, jusqu'à l'enceinte fortifiée. Une contre-offensive était alors possible. Les protestants, pris entre deux feux, furent vaincus ; les prisonniers furent enfermés sur l'île de Tombelaine.



# L'abbaye en ruine

La vie monastique se dégradait peu à peu. Les moines abandonnaient leur abbaye ; certains préféraient vivre dans les tavernes. Ils n'étaient plus respectés. Les abbés étaient choisis par le roi parmi les plus grands seigneurs, ainsi l'abbé de Guise ou le cardinal de Montmorency. Mais depuis longtemps, ils ne venaient plus au Mont ; ils se contentaient de percevoir une partie de ses revenus.

Un sursaut fut amorcé, lorsque de nouveaux bénédictins, les Mauristes, s'installèrent. Ces érudits étaient passionnés par l'histoire du Mont, qu'ils étudiaient à partir des manuscrits accumulés au cours des âges. Les bâtiments étaient mal entretenus et ils menaçaient ruine. Les deux hautes tours et trois travées de l'église s'effondrèrent ; elles ne furent pas relevées, mais remplacées en 1780 par une façade classique très simple. Pendant ce temps, l'abbaye se transformait en prison ; c'était la « Bastille des mers ». Le roi condamnait sans jugement, par simple « lettre de cachet », des aristocrates débauchés, de mauvais prêtres ou des opposants politiques à vivre sur l'îlot rocheux. Les plus coupables étaient enfermés dans des cachots humides et obscurs, voire dans la fameuse cage de Louis XI.



# Table des matières

**L'histoire du rocher,  
de la forêt et de la mer** 5

**Les ermites** 6

**Aubert dédie le mont  
à saint Michel** 8



**La fondation  
de l'abbaye** 10

**L'âge roman** 12

**Les pèlerins illustres** 14

**Les miracles** 16

**Les fêtes religieuses** 18

**La Merveille** 20

**La vie des moines 22**

**Les pèlerinages 24**

**Les miquelots au Mont 26**

**L'abbaye dans la guerre  
de Cent Ans 28**

**Les pastoureaux 30**



**Le siège du Mont 32**

**Les chevaliers de saint Michel 34**

**Les dernières constructions 36**

**Les guerres de Religion 38**

**L'abbaye en ruine 40**

**La résurrection du Mont 42**

